

Palm Springs International Film Festival

Horizons sans frontières

Élie Castiel

Number 271, March–April 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63594ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (2011). Palm Springs International Film Festival : horizons sans frontières. *Séquences*, (271), 4–4.

Palm Springs International Film Festival

Horizons sans frontières

Ville balnéaire située à quelque 190 kilomètres à l'est de Los Angeles, en Californie, Palm Springs se trouve dans le désert du Colorado. C'est un endroit aride qui abrite cette ville située dans la Coachella Valley entre les chaînes de montagnes Santa Rosa et San Jacinto. Depuis des années, elle a été le refuge de week-end des stars d'Hollywood. Ce n'est donc pas surprenant que le Palm Springs International Film Festival ait lieu dans cet endroit de rêve, et justement en plein hiver, alors que la petite localité de presque 48 000 habitants accueille de nombreux touristes à la recherche de chaleur et de lumière.

Élie Castiel

L'envie ne manque pas, en plein jour, de rester à l'extérieur plutôt que de voir des films, tant nous sommes éblouis par le paysage montagneux, la sérénité des lieux et le calme imposant. Travail oblige (jury-FIPRESCI), nous étions présents à cette 22^e édition, d'autant plus audacieuse qu'elle casait judicieusement films accessibles (**Potiche** de François Ozon, **Paper Birds** d'Emilio Aragón, **The Matchmaker** d'Avi Nesher...) et œuvres plus complexes (**40** d'Emre Sahin, **Black Field** de Vardis Marinakis, **Sound of Noise** de Ola Simonson et Johannes Stjärne Nilsson, **Poetry** de Lee Chang-dong...).

mise en scène sur fond d'un récit d'une fluide simplicité – le retour temporaire au Chili d'un jeune exilé en Allemagne sème la confusion chez divers personnages lors d'un party, particulièrement dans le cas de son ancienne flamme, aujourd'hui mariée. Cette idée de scénario donne l'occasion au jeune cinéaste de capter l'espace filmique avec une inventivité désarmante. D'un endroit de l'appartement exigü à l'autre, la caméra se faufile tel un personnage, filmant chaque geste de ceux et celles qu'elle filme, comme s'il s'agissait de sentir leur pouls. Le résultat est d'une grande richesse visuelle.

C'est également le cas de **Nuummioq** (rare film en provenance du Groenland), qui a valu à Lars Rosing le prix hautement mérité du Meilleur acteur remis par le jury-FIPRESCI. Outre l'interprétation majestueuse de tous les comédiens, le film d'Otto Rosing (frère du comédien) et de Torben Bech fait respirer l'espace à la fois gigantesque et glacial du Groenland, lui attribuant une âme particulière en parfaite symétrie avec les drames que vivent les personnages. Un des plus beaux films de cette 22^e édition du PSIFF.

Il est indéniable que **Aftershock** (Tangshan dadizhen) du Chinois Feng Xiaogang est un film totalement grand public (séquence saisissante du séisme de Tangshan en 1976, accents mélodramatiques, saga familiale étalée sur plusieurs décennies), mais le réalisateur traduit tous ces codes narratifs et de mise en scène académiques avec une telle élégance et une si habile dextérité que nous ne pouvons rester de glace devant ce qui se passe à l'écran.

En plus de l'excellente démonstration des rapports humains (pièce de résistance de la plupart des cinémas du Moyen-Orient), ce qui étonne dans **Son of Babylon**, de l'Irakien Mohamed Al-Daradji, c'est tout d'abord la façon d'intégrer les individus à l'architecture des lieux. Film-portrait avant tout, ce long métrage combine avec une magnifique acuité message social antiguerre et vision formelle, sans oublier que le cinéaste aborde avec délicatesse la question kurde et que le film bénéficie de la présence du jeune Yasser Talib, d'une puissance contagieuse.

C'est aussi le cas d'Eran Riklis dans **The Human Resources Manager**, moins abouti que ses films précédents (notamment **La Fiancée syrienne** / 2004), mais tout aussi représentatif d'une société israélienne prise entre le gouffre d'un conflit politique qui s'éternise et son statut, depuis quelques années, de terre d'accueil des exclus de ce monde. Riklis filme avec rigueur, optant pour des couleurs sombres et des éclairages glauques, à l'image des personnages et des situations.



Son of Babylon

Des 65 pays ayant soumis des films pour la course à l'Oscar du meilleur film étranger, les programmeurs du PSIFF ont sélectionné les 40 films qui leur ont semblé les plus solides. Avec **Cirkus Columbia** (Bosnie-Herzégovine), Danis Tanovic (**No Man's Land**, 2001) suscite l'intérêt par l'audace qu'il a de construire une mise en scène classique à la limite du mélodrame tout en relevant le défi de la satire sociale. Il en résulte un film d'une douce mélancolie où le thème du rachat (rare de nos jours) prend des allures de fier humanisme. Et qu'importe si le film n'innove en rien sur le plan formel puisqu'il obtient malgré tout l'adhésion totale du spectateur.

Dans le cas du film **The Life of Fish** (La vida de los peces), le Chilien Matias Bizé réussit un petit tour de force dans la